

Elle aimait ce qui brûle, la fumée restait

Je m'appelle Yanis. J'ai 22 ans et je suis à Joigny depuis septembre pour mes études. Loin de Marseille, loin de notre appartement trop petit du 13e, loin de l'odeur de café du matin que maman fait trop fort. Loin de Nour surtout.

Ma petite sœur a 14 ans. En troisième. Elle a toujours été différente des gamins de son âge. Pas différente dans le sens bizarre. Différente dans le sens qu'elle comprenait des choses que les autres ne comprenaient pas encore. À 10 ans, elle me demandait pourquoi les gens faisaient semblant d'être heureux. À 12 ans elle m'avait expliqué avoir l'impression de regarder le monde du dehors à travers une fenêtre.

Je lui avais dit que c'était une chance, cette façon de voir.

Je sais plus si je le pense encore.

Tout a commencé par un message un soir d'octobre. Tard, genre 23 heures passées.

[Yanis t'es réveillé ?]

Je l'étais pas mais pour Nour je réponds toujours.

[Ouais, je suis là. C'est quoi ?]

[J'ai rencontré quelqu'un. Une copine.]

J'avais souri dans le noir de ma chambre d'étudiant. Une copine. Rien d'extraordinaire, en apparence. Je lui avais répondu *[C'est bien, non ? T'as besoin de nouvelles têtes.]*

Je pensais que c'était une bonne nouvelle. Nour, qui avait toujours eu du mal à trouver sa place, avait enfin rencontré quelqu'un qui lui ressemblait.

[Comment elle s'appelle ?]

[Ferial. On s'est rencontrées près du parc. Elle était avec des gens. Elle m'a parlé la première. Elle est pas comme les autres tu vois.]

[C'est cool. Elle est dans ta classe ?]

[Non. Mais on s'entend vraiment bien.]

Je n'avais pas cherché à en savoir plus. Une nouvelle copine. C'était simple. C'était bien.

Je m'étais rendormi sans me poser de questions. C'est ça que je regrette le plus aujourd'hui : ne pas avoir posé de questions.

Novembre était passé vite. Les messages de Nour avaient changé de texture sans que je comprenne vraiment pourquoi. Avant elle me parlait de ses profs, de ses notes en français, matière qu'elle aimait bien, des amies avec qui elle traînait depuis la sixième. Là, elle ne me parlait que de Ferial. Ce qu'elle disait, les endroits où elles allaient, les trucs qu'elles faisaient ensemble. Toujours avec cette légèreté dans le ton, comme si c'était juste une amitié ordinaire.

[Ferial, elle dit des trucs qui font réfléchir tu vois. Elle voit le monde différemment. Je me sens moins bizarre avec elle.]

[C'est bien que t'aies trouvé quelqu'un comme ça.]

[Ouais. Elle dit que je suis mature pour mon âge.]

Cette phrase. Je n'y avais pas trop prêté attention sur le moment. On laisse passer trop de choses quand on est loin et qu'on ne veut pas s'inquiéter pour rien.

En décembre c'est maman qui m'a appelé. Elle avait trouvé un briquet dans la veste de Nour.

— Un briquet, Yanis. Ta sœur elle fume maintenant ?

Maman avait cette façon de parler de nos problèmes comme si c'était des anomalies inexplicables tombées du ciel. Comme si les gamins ne fumaient pas pour une raison. Comme si ça ne cachait pas je-ne-sais-quoi.

J'avais essayé de lui expliquer que Nour traversait peut-être un moment difficile, qu'il fallait lui parler, pas juste lui crier dessus. Maman avait soupiré et dit que, de son temps, les enfants respectaient leurs parents et que le problème venait de la faiblesse d'aujourd'hui.

Ce soir-là j'avais écrit à Nour.

[Maman m'a appelé pour le briquet.]

[Ouais, je savais qu'elle allait le faire.]

[C'est Ferial qui t'a montré ?]

Long silence. Les trois petits points qui apparaissent et disparaissent plusieurs fois.

[Au début j'aimais pas. Ça faisait tousser. Mais ça calme les trucs dans la tête, tu vois. Le bruit que j'ai tout le temps. Ça le baisse.]

[C'est du shit, Nour !]

[C'est rien de grave, Yanis, arrête.]

[Nour...]

[Je gère, ok. C'est pas comme si je devenais accro. Je contrôle.]

J'avais senti une boule se former dans ma poitrine. Parce que les gens qui contrôlent vraiment n'ont jamais besoin de le dire. J'avais essayé de lui parler de Feriel, de cette copine qui l'entraînait vers le bas. Nour avait coupé court.

[C'est pas sa faute. C'est moi qui ai voulu. Elle m'a forcée à rien.]

Je n'avais pas répondu. Mais cette façon de la défendre, trop vite, trop fort... ça ne m'avait pas plu.

Janvier. Puis février. Les messages s'espaçaient. Quand elle répondait, sa façon d'écrire était différente. Plus brève. Moins elle. Des *[ouais ça va là]* où avant elle m'aurait écrit trois paragraphes. Elle disparaissait doucement. Comme une lumière qu'on baisse progressivement jusqu'à ce que la pièce soit presque dans le noir sans qu'on s'en soit rendu compte.

Un soir, elle m'avait envoyé un message à 2 heures du matin.

[Yanis... des fois je me demande si Feriel tient vraiment à moi ou si elle veut juste que je fasse des trucs que je veux pas faire.]

J'avais appelé immédiatement. Elle n'avait pas décroché.

Le lendemain matin elle m'avait écrit *[Excuse-moi j'étais fatiguée.]*

J'avais pas ignoré. J'avais demandé. Elle n'avait répondu que *[C'est bon Yanis]* puis plus rien de la journée. Mais ce message de 2 heures du matin était resté dans ma tête. Cette façon qu'elle avait de se défendre encore de Feriel même quand elle souffrait à cause d'elle. Ce mélange entre douleur et loyauté. Sur le moment je n'avais pas su mettre de mots dessus. C'est plus tard que j'ai compris.

Mars. Maman m'a rappelé. Cette fois sa voix tremblait un peu.

— Le collègue a appelé. Nour, elle va plus en cours depuis deux semaines. Deux semaines, Yanis ! On ne savait même pas.

J'avais fermé les yeux.

— Elle est où quand elle est pas au collège ?

— On sait pas. Elle rentre le soir. Elle mange rien. Elle dort beaucoup. Elle parle plus.
Ce soir-là j'avais appelé Nour quatre fois avant qu'elle décroche. Sa voix était plate.
Comme quelqu'un qui n'a plus l'énergie de jouer un rôle.

— Yanis, je vais bien.

— Non, t'as pas l'air d'aller bien.

Silence.

— Je sais plus trop où j'en suis.

— C'est Feriel ?

Elle avait mis longtemps à répondre. Et là, pour la première fois elle s'était un peu livrée :

— Elle me demande des trucs. Des trucs que je veux pas faire. Elle dit que si je tenais vraiment à elle j'aurais pas de problème à le faire. Que c'est comme ça que ça marche entre des gens qui se font vraiment confiance.

— Nour, cette personne te manipule.

— Non. C'est pas ça. Tu comprends pas.

— Alors explique-moi.

Long silence.

— J'arrive pas.

Elle avait raccroché doucement. Épuisée. Et moi j'étais resté avec mon téléphone dans la main, à essayer de comprendre ce que cette relation représentait pour ma sœur. Ce lien qui ne ressemblait pas à une simple amitié mais que je savais pas encore nommer.

C'est Nour elle-même qui m'a envoyé le message, un mardi matin fin mars.

[J'ai pris rendez-vous chez un médecin. Pour le shit. Je peux plus continuer comme ça. Je vais aller au collège. Je mange plus. Je reconnais plus ma vie.]

[Je suis fier de toi.]

[T'es en colère ?]

[Non, Nour. Je ne suis jamais en colère contre toi.]

[Maman et papa ne vont pas comprendre.]

[Je leur parlerai. Laisse-moi faire.]

Silence.

[Yanis...]

[Quoi ?]

[T'es la seule personne qui me juge pas. Même si tu sais pas tout.]

Cette dernière phrase. Je l'avais relue plusieurs fois. J'avais voulu lui demander ce que je ne savais pas mais je me suis retenu. Elle me dirait quand elle serait prête.

Des semaines plus tard, un soir où elle allait mieux, elle m'a tout raconté. Ferial. Son âge. Ce que cette rencontre avait représenté pour elle. Comment elle était tombée amoureuse sans savoir que le mot qu'elle cherchait était celui-là. Comment Ferial avait utilisé ce sentiment pour l'emmener là où elle voulait. J'étais resté silencieux un long moment.

— Tu m'en veux pas de te l'avoir caché ? elle avait demandé.

— Non. T'avais peur. C'est normal.

— Je savais même pas mettre des mots dessus.

— Je sais.

— Elle m'a fait du mal, Yanis. Mais j'arrête pas de penser que c'est moi qui suis nulle.

— C'est pas toi. C'est jamais toi.

J'avais posé mon téléphone et m'étais levé pour regarder par la fenêtre. Joigny dehors, les premiers bourgeons sur les arbres, un ciel qui hésitait entre le gris et le bleu.

Je ne savais pas ce qui allait se passer. Si le médecin allait vraiment aider. Si nos parents allaient entendre la détresse de Nour. Si Nour allait réussir à se reconstruire après tout ça.

Ce que je savais c'est qu'elle avait décidé de se battre. Et que l'amour qu'elle avait ressenti, même mal orienté, même utilisé contre elle, n'était pas une honte. Nour aimait trop fort des choses qui brûlent. La fumée elle, elle était encore là. Mais pour la première fois depuis des mois, elle se dissipait un peu.

Méлина PETRI